

Claude La Charité, Julie Bouchard, Richard Migneault

Michel Lord

Number 162, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2016). Review of [Claude La Charité, Julie Bouchard, Richard Migneault]. *Lettres québécoises*, (162), 38–39.



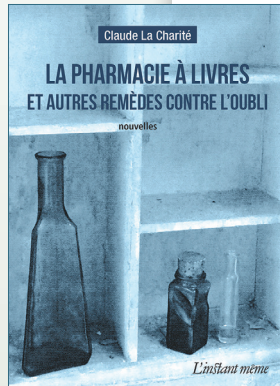
CLAUDE LA CHARITÉ

La pharmacie à livres et autres remèdes contre l'oubli

Québec, L'instant même, 2015, 130 p., 19,95 \$.

Un baume sur notre
pauvre condition humaine

L'érudition de Claude La Charité, seiziémiste, transparait dans son premier recueil de nouvelles, mais par-dessus tout, c'est la sensibilité, l'intelligence, le sens critique et l'humour noir qui éblouissent au-delà des espérances pour une œuvre de fiction inaugurale.



C'est qu'il a la plume aguerrie, lui qui publie études et essais depuis 2003 tout de même, et qui donne sans vergogne une « autofiction mâtinée d'humanisme et dévoile quelques pans de sa mythologie personnelle » (quatrième de couverture).

L'œuvre est construite sur la double figure de la vie et de la mort, et de l'errance entre les deux, le tout commençant par la naissance difficile du narrateur (« mystère de la nativité ») et se terminant (« Les limbes ») par la venue au monde de son enfant mort-né, issu d'une mère cancéreuse. Entre ces deux moments dramatiques, quinze nouvelles retracent par fragments la trajectoire de ce Claude éprouvé par un séjour dans la ville honnie de « Ouinipigon » (p. 22), « la capitale du mauvais goût et de la bêtise désamante », appelée aussi « Winnipig, en souvenir du regretté Winnie-le-Pig » (p. 61). Facétieux, le narrateur l'est tout autant pour sa nouvelle ville, Mirouski, où il est devenu professeur. Entre ses errances, il ne cesse d'évoquer son amour de la littérature et son désir de liberté : « J'aurais voulu vivre dans le monde d'avant le contrat social, à demi vêtu, dans une précarité extrême, mais où la pulsion de vie n'aurait pas été sans cesse bâillonnée par une morale inopportune » (« Le ballerine », p. 25).

Parfois, il y a mise à distance. Ainsi des écrivains aux destins exemplaires sont représentés dans des nouvelles fort fascinantes. Dans « Le béguin », par exemple, c'est Érasme qui est mis en discours, parallèlement au narrateur. La Belgique de 1521, celle d'Anderlecht près de Bruxelles, alterne avec celle de 2017, où le narrateur « met [...] s]es pas dans ceux d'Érasme » et s'interroge sur « l'homme dans l'homme » (p. 43). C'est la fin de la vie de Jean Potocki, en 1815, et celle d'Hubert Aquin, en 1977, qui sont entrecroisées dans « L'art de mourir », un texte à la beauté indicible. Deux grands esprits se suicident par désespoir, pour « racheter la grande fatigue culturelle de tout un peuple » (p. 109). Dans une chute spectaculaire, le sang de Potocki gicle jusque sur les murs du collège Villa Maria où Aquin s'est enlevé la vie.

Revenant dans certaines nouvelles à sa vie personnelle, le narrateur décrit les affres de son installation dans un vieux presbytère défiguré par des rénovations successives qui cachent la beauté des matériaux nobles (« À l'ombre du clocher »), occasion de fustiger un certain mauvais goût. La palme de l'éreintement va à ses collègues universitaires — et ici je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Adrien Thério, originaire de la région de Rimouski, qui dans *Un païen chez les pingouins* (CLF, 1970) s'ingénie à caricaturer la vie académique — avec « La formalité » qui est loin d'être une simple formalité, car un comité, composé du « doyen des affaires inutiles » (p. 90) et de celui des « études inférieures » (p. 91), fait



CLAUDE LA CHARITÉ

la vie dure au professeur qui a droit à une promotion. Devant la bêtise de ces malotrus, le narrateur voit clair : « À l'heure [...] de la mise en marché des produits de la recherche universitaire [...] Moi, pauvre littéraire de bas étage, qu'aurais-je eu à proposer au grand capital que le juste, l'équitable, l'honnête, le beau moral ? » (p. 93)

Entre l'émotion et l'indignation, *La pharmacie à livres* n'offre pas de recettes ni même de remèdes pour sortir du monde parfois invivable dans lequel nous sommes plongés, mais sa lecture jette un baume sur notre condition de pauvres humains.



JULIE BOUCHARD

Nuageux dans l'ensemble

Montréal, Pleine lune, 2015, 148 p., 20,95 \$.

Porter la souffrance du monde

En révélant, dans le communiqué de La pleine lune, qu'elle est « détentrice d'une maîtrise en création littéraire de l'UQAM », Julie Bouchard se fait un peu le porte-étendard de l'institution.

Cela, à ses risques et périls, surtout pour son premier livre, qui est sans doute issu de son mémoire. J'avoue que les premières nouvelles m'ont laissé assez perplexe. « Des milliers de petits cœurs brisés », la nouvelle d'ouverture, me paraît invraisemblable : une femme fait jouir un homme dans sa voiture (à elle) et veut lui dire que c'est fini, mais le dépose chez lui où l'attend sa femme. Puis elle poursuit sans transition aucune qu'« il manquerait à l'appel au domicile conjugal » (p. 22), continuant ainsi jusqu'à la fin, au conditionnel présent, comme si on voulait éviter de décrire une certaine réalité. Ce procédé bizarre se répète dans « Laisser Tom », un décalque du drame du D^r Guy Turcotte, le médecin qui a tué ses deux enfants. Chez Bouchard, l'homme est ouvrier et il tue femme — une agente de bord — et enfants quand il apprend qu'on ne veut plus de lui. Dans la finale, tout est raconté encore au conditionnel : « On ne le savait pas encore, mais il y aurait [...] un corps de femme étendu » (p. 52). « Un policier tiendrait Tom, le corps rempli

de lave-glace » (p. 54). Tout cela sonne faux et constitue une pâle imitation d'une réalité sordide.

Tout à coup, les nouvelles sortent de ces ornières, tout en demeurant noires, Bouchard montrant le plus souvent des personnages enfoncés dans le malheur. Il y a le cas pathologique de la fille mal aimée qui cherche sans succès à devenir magnifique (« Protocole de soins »), celui de l'homme abandonné qui vit dans une maison « vulgairement grande » (p. 69) et qui tombe sur une arme à feu (« Dans la solitude des grandes maisons »). Il y a aussi celui de la femme battue qui, dans « Tuer des oies », attend son mari parti à la chasse et espère trouver un jour « la force nécessaire pour réagir » (p. 95).

Côté moins glauque, il y a une belle mise en parallèle de deux destins dans « Nous n'aurons pas besoin d'aide » : un vieil homme seul, cardiaque et malheureux se rend chez un couple de presque centenaires heureux. Le récit est fort bien mené et, pour une rare fois, plutôt réjouissant. Le malheur revient en fin de recueil, dans « Reste avec moi », avec cette fillette explorée et esseulée dont la mère se meurt.

La nouvelle de clôture, « (Ne plus) pleurer pour les garçons », cherche à faire la synthèse des malheurs que les nouvelles précédentes ont peints : « je porte maintenant le nom de toutes celles qui ont souffert avant moi [...] Je me reconnais en celles qui m'ont précédée dans l'impénétrable et sottise souffrance des cœurs » (p. 135). Un peu



JULIE BOUCHARD

éberlué, on se demande bien en quoi la souffrance peut être sottise et puis comment cette narratrice peut raconter ses malheurs alors qu'elle semble se suicider à la fin. Soyons honnêtes : on retrouve ce cas de figure — les morts qui narrent — fort souvent, et pas seulement dans le fantastique. Il n'y a qu'à penser à Olivia, la fille assassinée qui revient hanter Griffin Creek dans *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert.

À tout prendre, voilà donc un premier recueil qui, pour être inégal, permet de croire que son auteure n'est pas dénuée de talents.



RICHARD MIGNEAULT (DIR.)

Crimes à la bibliothèque

Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2015, 384 p., 24,95 \$.

Comme un grand vide

Richard Migneault, « directeur d'école à la retraite [et] fou de lecture depuis toujours », offre un second recueil collectif, après *Crimes à la librairie*. L'un comme l'autre sont fort inégaux et m'ont laissé perplexe.

Des dix-sept textes, peu m'ont accroché. Beaucoup de ces auteurs écrivent pour la jeunesse, viennent de tous les milieux et gagnent le prix du roman policier de Saint-Pacôme. Mais encore...

Parmi les rares nouvelles qui m'ont impressionné, il y a celle de Martin Winckler, pseudonyme — et hommage à Georges Perec — du docteur Marc Zaffran. Assez emberlificoté merci, mais fort facétieux, ce récit d'un crime annoncé, « Meurtre sous khontrainte », se retourne contre son instigateur dans les dédales d'une bibliothèque universitaire où Boris Vian et son personnage Vernon Sullivan jouent des rôles amusants. Pour François Barcelo, le polar sert aussi à rigoler, mais pas avant d'avoir asséné une baffa dans la dédicace : « Au docteur Yves Bolduc et surtout à cet autre médecin qui a eu l'idée saugrenue d'en faire brièvement, mais trop longtemps, notre ministre de l'éducation » (p. 108). Dans « J'haïs les livres », Barcelo met en scène un parfait crétin qui déteste les livres et cherche à faire disparaître une bibliothèque située près de chez lui. La finale lui réserve des surprises.

Quant à Hervé Gagnon, que l'on présente comme un homme qui « a des ambitions littéraires élevées : écrire un livre qui le rendra millionnaire »



RICHARD MIGNEAULT

(p. 162) — où est le rapport avec le *littéraire* ? — il devra sans doute patienter... Sa nouvelle « Veni Satanas » a le mérite de faire revivre le Québec de 1901, à l'époque où existait l'« Enfer » dans les bibliothèques de nos séminaires, ce capharnaüm où l'on cachait les livres à l'Index.

Maxime Houde, impressionné par l'œuvre de Raymond Chandler, campe dans « Massacre à Little Whiskey » — on se demande bien pourquoi — des personnages de cowboy et de bandit qui s'appellent William Murphy et Jim Dagger, et qui se tirent dessus à qui mieux mieux. On a vu mieux.

À peine présenté, avec son « avant-propos » de deux pages, l'ouvrage nous apprend des choses profondes : « De la librairie à la bibliothèque, le livre migre et vous attend. Sur les rayonnages de sa maison littéraire, il est là, patient, dévoilant sa couverture pour vous attirer » (p. 13). Le reste est à l'avenant, comme un grand vide...